

Un souvenir de la Pierre-aux-Fées : suite

Autor(en): **Mussard, Jeanne**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **4 (1866)**

Heft 28

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-178876>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

montrant aussitôt *tâtillon*, méchant farceur, grognon ou jaloux. M^{me} S. admet bien des exceptions, mais peu. Il y avait là de quoi éveiller la susceptibilité des maris, et je comprends que M. J. B. ait aiguisé sa verve pour répondre.

M^{me} S. s'adresse aux fiancés et aux maris; M. J. B. remonte plus haut dans la vie, il attaque la femme dès le berceau, et il n'y va pas de main morte. Je m'étais bénévolement figuré jusqu'à présent que nous étions dans le meilleur des mondes, que nulle part le beau sexe ne se montrait aussi aimable, aussi simple, aussi peu prétentieux qu'à Lausanne; je croyais même qu'à de rares exceptions près, les Lausannoises avaient des cheveux naturels! Pure illusion! Voici le portrait qu'en fait M. J. B. Je cite en abrégé :

« Dès le berceau, la jeune fille est flattée; on vante son teint, ses grâces; si elle rit, c'est pour montrer ses belles dents, elle laisse volontiers voir son pied mignon (?), elle est affectée, porte des accoutrements ridicules, de faux cheveux, un corset qui l'empêche de respirer, une cage gênante, lourde, démesurément grande, et sur ses vêtements des bijoux à profusion (!!!) » M. J. B. a même ouï dire, ô horreur! qu'on remarque au bal des dames portant, sur de faux chignons, une quantité (*sic*) d'insectes, tels que hanetons, papillons, etc., etc.

Pauvres Lausannoises, comme vous voilà arrangées! Et c'est bien là votre portrait, car si M. J. B. parle ainsi, c'est fort de l'appui de ses amis et de sa propre expérience. Ah! M^{me} S., vous voilà bien punie d'avoir demandé qu'on mît au jour les défauts de la femme. Vous aviez compté sans l'expérience de M. J. B.

« C'est bien fait! fallait pas qu'elle y aille. »

Mais l'auteur de cette diatribe a-t-il véritablement connu une personne telle qu'il la dépeint? J'ai bien de la peine à le croire; il serait trop à plaindre, et j'aime mieux penser que son imagination a joué dans la description qu'il nous a faite un beaucoup plus grand rôle que son expérience.

Ce portrait si exagéré a été cependant vu par beaucoup de jeunes gens, et je ne doute pas que celui des maris n'ait été approuvé par bien des personnes du beau sexe. On aime à mettre en avant les défauts de son prochain, c'est une manière d'excuser les siens propres. Maris et femmes cependant, désirent un changement dans les rapports actuels, une meilleure entente, une affection plus profonde, une union plus étroite. Sous ce point de vue, M^{me} S. et M. J. B. sont du même avis, mais au lieu de chercher à atteindre ce but par la douceur, ils allument la guerre. M^{me} S. vient dire aux maris, en leur présentant un miroir peu flatteur: Messieurs, voilà votre portrait! et M. J. B. de répondre par une esquisse bien moins aimable encore: Mesdames, voici le vôtre! C'est prêcher l'union à la façon de Barbari. Est-ce le bon moyen? Je ne le crois pas.

Un jeune homme aime, rien n'est plus légitime; je vais bien plus loin et je dis avec conviction: « Celui qui passe les belles années de la jeunesse sans aimer est un égoïste. » L'amour est un des plus nobles sentiments du cœur. C'est Dieu qui a institué l'amour, donc l'amour est une chose bonne, mais l'homme gâte

souvent l'œuvre du Créateur. « Celui qui aime, dit M^{me} S., est prévenant, complaisant, empressé pour l'objet de son affection, il fait ses mille fantaisies; pour elle il renonce à une habitude à laquelle il tenait, etc., etc. « Tout cela est vrai, mais ne reçoit-il pas sa récompense pour cela? l'affection qu'on lui témoigne en retour de ses attentions délicates ne compense-t-elle pas et au delà les quelques concessions que l'homme fait? A entendre les messieurs, il semble que ce sont eux qui font tout et que les femmes n'ont qu'à recevoir le tribut de leurs adorateurs. Eh bien! moi, j'estime que la femme fait tout autant. Quelle joie brille dans ses yeux quand arrive celui qu'elle aime? Quel sourire! comme elle sait bien le consoler, s'il est triste; lui rendre sa bonne humeur, si quelque contre-temps l'a chagriné! Avec quelle grâce elle lui pardonne quand il arrive trop tard au rendez-vous? Allez, messieurs, avouez-le, si vous êtes si empressés auprès des demoiselles, ce n'est pas tant par abnégation; mais bien plus souvent parce que c'est votre avantage.

AMOUR ET CONCESSION! Telle me semble être la devise de deux êtres qui s'aiment. C'est une belle devise, pourquoi la répudie-t-on si souvent une fois mariés? AMOUR, CONFIANCE et CONCESSION réciproque, voilà quelle devrait être la devise des époux. Ah! si chacun inscrivait ces mots dans son cœur, nous verrions bien moins de querelles de ménage, nous entendrions bien moins d'aigres reproches, l'union serait bien plus parfaite. Si l'homme réfléchissait que la femme qu'il a enlevée à une famille chérie a plus besoin que jamais de son amour, s'il l'aidait à supporter sa tâche souvent si pénible; si la femme recevait son mari comme elle recevait le fiancé, avec la même joie, le même sourire, lui rendant ainsi le chez-soi attrayant, nul doute que tout irait aussi bien *après* qu'*avant*.

Ne cherchons pas à voir nos mauvais côtés et surtout ne les exagérons pas. Oublions le mal pour ne voir que le bien. Est-ce donc si difficile? Mais non, il s'agit de continuer à faire ce que nous avons fait avant de nous unir, et en nous oubliant nous-mêmes pour songer à celle à qui nous avons donné notre foi, nous connaissons un bonheur dont nous semblons nous priver à plaisir.

E. G.

Un souvenir de la Pierre-aux-Fées,

PAR JEANNE MUSSARD.

III.

Répandre des larmes impuissantes, voir poindre chaque aurore sans rien espérer du jour, retrouver tous les soirs, dans la fuite du soleil, l'image d'un bonheur perdu, voilà l'avenir qu'entrevoit Loys, et dans son fiévreux désespoir, il ne pouvait même en supporter la pensée.

Abîmé dans ses poignantes réflexions, le pauvre amoureux avait oublié l'heure. La nuit était venue, un grand vent ébranlait les chênes de la forêt, de rapides éclairs déchiraient le ciel; mais Loys restait sourd à cette tempête extérieure, celle de son âme absorbait toutes ses facultés.

Un coup de tonnerre, plus violent encore que ceux qui l'avaient précédé, lui fit cependant relever la tête.

A quelques pas de lui, la plus adorable créature, splendidement illuminée par une éblouissante clarté, se tenait debout.

Loys crut d'abord que c'était Blanche qui venait le consoler; mais il reconnut bientôt qu'il était en face d'une de ces intelli-

gences surnaturelles dont on lui avait raconté des choses merveilleuses.

— Ne pleure plus, Loys, dit la fée d'une voix si suave et si douce qu'elle n'avait rien d'humain, je t'aime et veux t'aider. »

Mais pourquoi raconter cela en prose. Ecoutez M. Petit-Senn :

- Au sein de la forêt sauvage,
- Loys rêvait à son souci,
- Quand une fée au doux visage,
- En riant lui dit : Me voici !
- Je préside à ta destinée,
- Je veux la rendre fortunée,
- Et viens dresser la table ici.
- Avant le soleil de dimanche,
- Mon Loys, tu seras vainqueur ;
- Chatelet t'accordera Blanche,
- Et Blanche t'a donné son cœur ! »

Loys n'eût pas été homme s'il n'eût commencé par douter des paroles de la fée ; mais son incertitude ne fut pas longue, car il vit bientôt revenir sa protectrice portant les quatre pierres du baron.

Le lendemain, le seigneur du Chatelet, émerveillé, accordait sa fille au chevalier Loys de Bellecombe, et la fée faisait au jeune couple le plus inestimable des dons.

Celui de se trouver toujours heureux.

Marceline fut tellement enchantée de la légende de Loys, qu'elle ne voulut plus considérer la Pierre-aux-Fées que sous son jour le plus poétique. Les sacrifices humains que commandait la religion des druides répugnaient trop à son cœur pour qu'elle s'enthousiasmât de cette antiquité perdue dans la nuit des temps.

Les amours d'une jeune et riche héritière et d'un beau chevalier trop pauvre pour obtenir sa main, le désespoir de Loys attendrissant une fée, voilà ce qui devait plaire à son âme enthousiaste et lui faire regretter que ces croyances naïves ne se fussent pas perpétuées jusqu'à nos jours.

— Pourquoi ne fait-on plus de ces beaux contes ? me demanda-t-elle en soupirant. L'intervention des esprits supérieurs dans la vie de l'homme est-elle donc si contraire à la raison ?

Cette question me fit sourire.

— Rien ne meurt dans le domaine des idées, répondis-je ; les fées et les génies ont fait place aux esprits frappeurs.

— Et vous en concluez, madame ?

— Que peut-être il existe réellement certains rapports mal connus entre l'homme et les êtres placés plus haut que lui sur l'échelle du perfectionnement moral et intellectuel.

— Ah ! s'il en était ainsi, s'écria Marceline, comme j'évoquerais un esprit supérieur, ange, génie ou fée !

— Pour lui demander un château et de l'or, n'est-ce pas ?

— Non, madame ; pour savoir seulement pourquoi j'ai des goûts si peu conformes à ma position.

— Eh bien, ma chère enfant, en attendant votre fée, asseyons-nous quelques minutes ici ; il trop tôt pour retourner à Regny, notre dîner ne serait pas prêt.

Cela dit, nous nous arrangeâmes sur l'herbe, à l'ombre du noyer qui remplace prosaïquement l'arbre vénéré des druides.

Je tenais la main de la jeune fille dans une des miennes, et, naturellement, notre conversation continuait à rouler sur les festins et les danses nocturnes des fées, dont les gens de Regny s'entretenaient quelquefois le soir.

Bientôt je m'aperçus que je parlais seule, ma compagne luttait contre une sorte d'assoupissement qui triomphait de sa volonté. Comme Marceline s'était levée plus tôt que de coutume, je ne l'aidai point à vaincre sa somnolence, au contraire, voyant ses paupières s'appesantir de plus en plus, je cessai de parler, et quand elle fut tout à fait endormie, je lui fis un oreiller de mes genoux.

Contre mon attente, le sommeil de ma jeune amie ne fut point calme, et plus d'une fois je crus devoir la réveiller, mais au moment où j'allais le faire, son front se rassérénait tout à coup ; il me semblait même qu'elle me suppliait de la laisser finir son rêve.

Personne plus que moi ne respecte cette double vie dont le mystère touche de si près à celui de l'immortalité de l'âme ; aussi, penchée sur le visage de Marceline, — tout en chassant les mou-

ches qui conspiraient contre son repos, — je cherchais à deviner ce qu'elle voyait dans ce monde fictif qui a ses joies et ses larmes comme le nôtre.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que mes observations demeurèrent sans résultat.

Les rayons du soleil, de plus en plus chauds, tombaient perpendiculairement : il pouvait être midi. Cependant Marceline dormait toujours.

Alors mon égoïsme commença à élever la voix.

C'était l'heure pour laquelle nous avions commandé notre dîner, — suivant la coutume genevoise, — notre table devait être servie. Toutefois je n'osais réveiller la jeune fille, mais je permettais aux mouches de bourdonner à ses oreilles et de voler sur son front, pensant que leur importunité réaliserait mon vœu.

Vain espoir ! le sommeil de Marceline résista même à un baiser.

Alors je m'armai de patience, et j'attendis que ma jeune amie se réveillât naturellement.

Il pouvait être une heure quand, à la suite d'un tressaillement douloureux, Marceline rouvrit ses paupières.

— Est-ce bien vrai ? dit-elle en se relevant tout émue ; mon Dieu ! est-ce bien vrai ?

— Quoi ? lui demandai-je, surprise de son air effrayé.

(La suite prochainement).

Plusieurs individus avaient eu des difficultés avec un monsieur qui leur avait causé du chagrin ; ils se concertaient pour savoir quelles mesures ils devaient prendre à son égard.

— Savez-vous ? dit l'un ; il faut lui écrire une lettre anonyme, on la signera tous et on la fera encore sur papier timbré, et puis voilà !

Proverbes patois

sur le choix d'une femme.

Les bons partis ne te manqueront pas, dit le père à son fils, en lui laissant entrevoir un bel héritage, car comme disent les filles de Chavornay, *kan lé prommé son bein mauré, tsisan san que sei fauta de lé gruld.*

Mais il ne faut pas te marier en étourdi ; prends femme dans une famille honnête, car, dit-on à Lavaux, *dé bon pllan pllanta ta vegne, dé bouma mare prein la felle.*

Et lors même qu'elle serait laide de visage, pourvu qu'elle soit brave fille, cela ne fera point de tort à tes enfants ; car, disait la tante Judith, *puëtta tsatt' a bi menon.*

Si tu ne la prenais que parce qu'elle est belle, tu pourrais répondre à ceux qui t'en feraient compliment, comme à Château-d'OEx, *lé on bi l'ozé ke l'Agaga ; ma kan on la vei ti lé d'jeur, l'éinnouie.*

Elève tes enfants dans l'obéissance, car si tu leur mets la bride sur le col pour se conduire comme bon leur semblera, ils feront des sottises qui te coûteront cher, et l'on te dira comme à Lutry, *cor apri ton caion, l'étatse é rotta.*

L. MONNET ; — S. CUÉNOUD.